

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 30

Artikel: La navigation sur le lac de Genève
Autor: Junker, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24-a.
Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 juillet 1915 : Les confédérés (Henri Nef). — La navigation sur le lac de Genève. — Lé dou magnin (A. R.). — Pour la jeunesse. — Le « pétabosson » (Grattesillon). — Elle penche. — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumar). — (A suivre).

LES CONFÉDÉRÉS

DANS la perplexité pénible où nous sommes, presque tous, en ce moment, quant au caractère précis du lien national; alors que nous constatons, non sans un vif chagrin, combien peu concordent les sentiments des diverses fractions ethniques qui composent la Suisse, et combien aussi varient leurs façons, on éprouve un plaisir sincère, un réel soulagement à rencontrer encore, par ci par là, quelque témoignage, tant modeste soit-il, de cet esprit suisse, dont nous étions jadis justement fiers et qui est aujourd'hui si voilé. Car les jours se suivent, sans nous rendre, hélas! l'impression évidente, indiscutable et désirée de cette harmonie et de cette solidarité si nécessaires à des hommes marchant sous le même drapeau.

Sous son air bonhomme, le petit croquis militaire que voici, reproduit de la *Feuille d'avis de Ste-Croix* — nous ne savons si elle en eut la primeur — nous paraît heureusement imprégné de l'air du pays. Il nous fait, un instant, oublier nos perplexités. (Réd.)

Donc nous devions, le matin même, défilier devant le général. Deux régiments avec leur train d'équipage, deux batteries de montagne, une compagnie de mitrailleurs, une compagnie sanitaire, des sapeurs, des pionniers-signaleurs se massaient sur la route qui mène de Küniz à Berne. Il était sept heures. L'encolonnement se faisait avec ordre, mais lentement. Des officiers dépassaient la batterie. Des voitures de convoi roulaient leur carcasse. Et l'on croyait n'en voir jamais la fin.

La batterie s'est arrêtée le long d'une haie, laissant la chaussée libre. Alors les conducteurs ont sorti leurs couteaux pour gratter la boue gelée qui adhère aux cacolets. Et pour lustrer les sacoches de cuirs, ils frottent avec la paume de leur main, quand même ils ont graissé les bâts hier au soir, à cause de la solennité d'aujourd'hui.

Le colonel dit en passant : « L'inspecteur est à droite », afin que les hommes sachent de quel côté ils devaient tourner la tête pour saluer. Alors ils poutzent seulement le côté droit. L'on attend.

Devant et derrière, des masses bleues épaisse. Le dessus reluit comme de l'eau au soleil ; ce sont les képis. On croit toujours qu'on va s'ébranler. Et le commandant passe : Sac au dos ! Et une minute après : Sac à terre ! Ce n'est pas encore le moment. Pourtant la tête de la brigade arrive déjà au Palais fédéral, et nous ne sommes pas encore entrés à Berne.

En voyant toute cette foule d'hommes, nous nous étonnons de penser que, sur le terrain, ce n'est rien encore, et qu'une bataille suffirait pour la rendre à jamais silencieuse.

Nous passons. Les crampons des mullets et nos chaussures, raides et cloutées, font sur l'as-

phalte des rues un grincement ridicule et lourdard. L'allure est très rapide, et il faut tirer les bêtes qui ne veulent pas accélérer le pas. Cela donne beaucoup d'ennuis aux conducteurs. Heureusement qu'il y a la fanfare; la musique aide pour le pas cadencé.

Le général est entouré du Conseil fédéral et d'une haie de colonels. Il a l'air maussade. Il a mis son képi de travers. Il porte un galon crénelé et sa selle est ornée d'une chabraque brodée d'or. Nous allons très vite. Nous avons passé.

Nous avons passé et Roullier n'a pas vu le général. C'est à cause du monde et de son malheur. Il est bien déçu. Depuis dix jours qu'il se prépare à l'événement ! Voilà : il a raté son voyage.

* * *

Dans la chambre, on est bien. Le poêle de pierre est encore chaud. Il est à deux étages et l'on s'assied dessus. Pour ne pas rôtir, on se soulève de temps en temps. Il y a une lampe sur la longue table Louis XIII, aux pieds tournés. Derrière, il y a un canapé et autour il y a des chaises.

Deux femmes préparent à souper. Elles ont mis une nappe, des assiettes, des tasses ; elles ont apporté la cafetiére et un plat de *röschti*. Ce sont deux sœurs, l'une veuve, l'autre célibataire. Et la Mädeli qui coude près de la lampe, c'est la fille et la nièce. Dans un angle, près du feu, le domestique se chauffe.

Nous sommes trois caporaux qui mangeons. Après, nous causons.

Ce n'allait pas toujours vite, parce que c'était en *Schweizerdütsch*. Mais on se comprenait parce que les femmes y mettaient du bon vouloir. On riait quand on faisait des fautes. La petite était gentille. On l'a taquinée sur son Schatz qui est au service. Elle se figure qu'il est à la guerre et cela lui fait bien du chagrin. Mais peut-être qu'elle nous dit cela pour qu'on la console. Et la tante nous raconte comment elles ont élevé la petite rien qu'à elles deux et comme elle sait bien coudre. Le domestique est avec elles comme un fils. Elles l'ont recueilli depuis son enfance et il ne veut plus les quitter.

Elles nous ont demandé d'où nous venions. Alors nous leur avons parlé de notre pays. Elles ne connaissent pas le Welschland, mais elles aiment tous les soldats, d'où qu'ils viennent, parce qu'ils défendent la même patrie. Nous leur avons dit que nous avions défilé le matin devant le général. Elles trouvent que « der Uli » n'est pas tant beau, mais on a tous confiance en lui.

Nous avons allumé nos pipes et nous avons longtemps causé. Quand nos pipes se sont éteintes, nous sommes montés nous coucher dans les lits que les hôtes nous avaient préparés. C'est sûr que nous les dérangions, mais elles n'ont jamais voulu en convenir. Elles avaient l'air contentes de se priver pour nous de leurs aises. Nous leur avons dit merci. Nous leur avons dit adieu.

Là où nous avons été fiers d'être Suisses, là

où nous avons senti la force des Confédérés, ce ne fut pas en voyant des milliers de soldats en tunique, ni en saluant le général, ni en passant devant les colonels très nombreux, ni en défilant dans les rues de Berne, remplies de monde ; ce fut à Obernönz près d'Herzogenbuchsee, dans une petite ferme, auprès de deux vieilles femmes, d'une jeune fille et d'un valet.

Henri Nef.

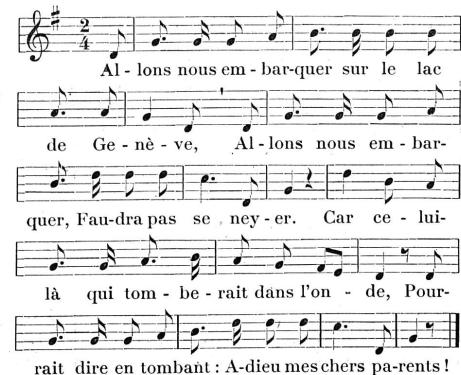
LA NAVIGATION SUR LE LAC DE GENÈVE

GRACE à l'obligeance de fidèles amis du *Conteur Vaudois*, nous sommes à même de publier ci-dessous tous les couplets de la fameuse chanson, dont le texte et la mélodie sont attribués à Louis Ruchonnet. En est-il vraiment l'auteur ? Peut-être quelque ancien « Helvétien » pourra-t-il nous le dire, et retracer, le cas échéant, les circonstances dans lesquelles fut improvisée cette amusante œuvre de jeunesse.

L'auteur met évidemment sa chanson dans la bouche d'un Genevois qui se fait du bon sang en cherchant à attraper l'accent vaudois; cela se devine au « lac de Genève » du premier couplet, comme à cette arrivée « chez nos bourgeois de Berne », allusion à l'ancienne alliance entre Berne et Genève. Mais quelle abracadabrante navigation !

Ces huit couplets s'étant transmis oralement jusqu'ici, il en existe de multiples variantes. Nous reproduisons la version qu'on chante le plus communément.

Ajoutons qu'on bisse le second quatrain de chaque couplet et qu'après avoir répété au 8^{me} couplet la dernière ligne, on pousse un coup de sifflet.



(A chanter avec le bon accent vaudois.)

Allons nous embarquer sur le lac de Genève,

Allons nous embarquer,

Faudra pas se neyer.

Car celui-là qui tomberait dans l'onde,

Pourrait dire en tombant :

Adieu, mes chers parents !

bis

Partant par le bateau, on va voir la machine,
Partant par le bateau,
Que cela est donc beau !
Ah ! oui vraiment, ça tourne pour la gloire :
« Mossieu le mécanicien,
Que cela est donc bien ! » bis

Regardez ce piston qui tourne sur soi-même,
Et ces beaux balanciers
Qu'ont l'air d'être en acier.
Ah ! oui vraiment, vraiment la belle chose,
« Mossieu, cette vapeur,
Vous fait bien de l'honneur ! » bis

En passant à Coppel, ous qu'y avait une fête,
On entend à l'avant
Un bruit fort émouvant;
Ah ! oui vraiment, c'est notre artillerie,
C'est Coppel qu'a pété,
L'écho qu'a répété. bis

Nous voyons, en passant, une belle barque à Rolle,
Nous voyons, en passant,
Un' barque qui va ch'minant.
Regardez-voi comme l'air de la nature,
Lui donne l'impulsion
Qui fait notr' admiration. bis

« Mademoiselle, voulez-vous que je vous aime ?
Mademoiselle, voulez-vous
Que je m'attache à vous ?
J'aimerais tant, en quittant Villeneuve,
Dans ma navigation
Avoir une inclination. » bis

— On ne parle pas ainsi à de jeunes demoiselles,
D'abord, j'ai mon amant,
Qui sur le port m'attend.
— Ça n'y fait rien; j'en suis certain, madame,
En se cognant un peu
Y aura bien place pour deux. bis

Nous allons arriver chez nos bourgeois de Berne
Nous allons arriver
Faudra les voir danser,
Ah ! donnez-leur un brin de nourriture,
Et, j'en suis convaincu,
Ils se mettront sur leur ... bis

Terminons par la lettre suivante qui nous est adressée de Montreux :

« Messieurs. — J'ai entendu chanter la chanson dont vous parlez, dans les années de 1885 à 1890, à Vevey. Je me la rappelle plus ou moins bien.

» A défaut d'une meilleure mémoire, je vous remets, ci-dessous, la découpage d'un article paru dans la « Tribune de Genève », il y a deux ou trois ans, et intitulé *Il y a 25 ans*.

» Peut-être ce petit document vous sera-t-il utile ?

» Avec considération distinguée.

C. Junker. »

Francisque Sarcey fait publier une série de « scies » d'ateliers.

Dans le nombre s'en trouve une intitulée : « Le lac de Genève ».

Le chansonnier parle d'un bateau à vapeur en ces termes :

Que j'aime ces pivots qui tournent sur soi-même !
Et ces grands balanciers qui ont l'air d'être en acier !
Et ces grandes roues avec leurs palettes !

Monsieur, cette vapeur,
Vous fait beaucoup d'honneur.

Le cousin Pierre-Abram. — Un de ces petits orchestres italiens qui sont, à certaines heures du jour, la joie des rues de Lausanne, joue sous les fenêtres de M. *** qui a la visite de son cousin Pierre-Abram, de Villars-***.

— Eh bien, mon cousin, n'est-ce pas que c'est gentil, ces musiques ?

— Voyez-vous, moi, je n'aime rien tant voir ces gessses qui vendent leur souffle pour de l'argent !

LÈ DOU MAGNIN

Dou magnin que l'avant fini lao djornâ l'arrevant à la né à l'auberdez dé la Craiblantze, à Vella-lèz'Adze, proutso d'Invouenan.

Lo magnin cei va passâ,
N'ai-vo ran à retakounâ,
Quoqué tsauderon perci,
A rallohi ?...

No dou coo sepant et démandant à cutzî.
Lo père Bolomey, lo carbatier, allumè lo craisu — l'histoire se passâvè daô teint dé craisu — et lè minè, per on long collidor avouè dé portè à gautst et à draite, aô païlo iô dévessant dremî. Ci païlo n'avai mein de fenstre.

— Bouna né ! lao fâ lo carbatier. Ne sein aô mai d'oût, fâ dzor de bounn' haora; vo n'ai pas fauta dâo craisu po déman matin, et vo paodè bin vo déveti à novion.

Et lo père Bolomey coté la porta et s'ein va ein vourdeint la tsandaila.

— Bouna né ! répondant no dou cœo, tot benêse d'avâi bin sepâ et de traovâ on bon lhi.

Fau vo derè que ci Bolomey l'irè on farceu daô diablio, que ne s'è fasai jamé fauta d'amusâ lo mondo. Sti iadzo, l'avai imaginâ 'na boun affère avoué lè dou magnin. Cein que l'irè, vo z'allâ vère !

Lo leindéman, vè le dix z'haorè, ion dè magnin qu'avai prau dremî, vâo sè lèvâ. Mâ son camarado droumessai adi. L'étai mau fâ dè lo réveillî. Adon lo premi restè en pliliac sein budzî, sein pipâ lo mot.

Vè lè onz' haorè, l'autre magnin sè frotté lè ge, sè virè, sè revirè, mâ n'ouse pas sè lèvâ, por cein que s'n'ami n'a pas remouâ 'na piata. Et no dou z'estasier restant aô lhi. S'ennoyivant rudo, mâ se desant que l'irè enco la né, por la mau qu'on ne viyai pas on' estière.

Tot d'on coup, on où senâ à l'horlodze dâo cabaret... Midzo ! brâme on dou magnin. Et chautefrou dâo lhi, trotte ein pantet vè la fenstre. Pas moian de la traovâ !

— Gros tatifou ! que fâ l'autre, te ne traoveri pas de l'ighie aô lè ! Laisse-mé pâ allâ !

Et lè vouaïque ti lè dou que verounant pè lo païlo, à pi dëtsau, lè man dè couté, lè ge tot grand avoia.

Et, derrâi la porta, dein l'allaïe, lo carbatier, sa fenna, et onna dozzana de païsan et de Jui — l'étai d'zor dè martsi — accutavant et sè totant lè couté !

Lè dou magnin, à fooce de verounâ, arrêtant devant la portâ. Sè mettant à pecliétâ, à fotre dè coup de pi, ein sacrant quie dâi dia-bilio.

— E-t-e bon ! brâmè lo père Bolomey... Ite-vo fou ?

Et sè dévîte, rallumè lo crâizu, tandu que lè z'autro à pi dëtsau, dérupetant avau lè z'egrâ, ein s'esclaffeint. Et Bolomey aovré la porta, eintré ein pantet comm' on n'hommo que suo dâo lhi.

— Melebâogro ! que laô fâ. Lè bon po on iadzo, ci détertin... Ne l'ai a pas moyan dè drumi dein l'hotô ! Se vo ne volhiai pas botâ, vè queri la police... L'è la miné. Vo faut vite vo recutis... Quand l'è bon, l'è prâo, que dia-bilio !

No dou compère, tot motset, sè rinfatant au lhi. Afauti, refant on sonno et mimameint sè mettant à ronflâi tant qu'à la né.

Tot lo veladzo riessâi de la bouna farça daô carbatier et la pinta n'avai pas désempllia dè la dzorna. Lè païsans dè z'inverons ne pouâvant pas s'ein allâ, ka volliavant vère la fin de l'histoïre.

Vè lè trai z'haorè de la né, lè dou magnin l'êtant à seton su lao lhi :

— Mè seimblî que la né lè rudo longua! Fâ l'on.

— A mè assebin... On ne sè crérè pardieu

pas âo mai d'oût, répond l'autre... Lo sélau dussé être lèvâ; va dou vère !

Lo premi sè laivè, et, su lo bet dè z'ertet, sein va tant qu'à la porta.

— Monsu Bolomey ! que fâ pè lo perte dè la serailha, monsu Bolomey, vo no z'ai ráoblia, dussé être grand dzor. Veni don no z'aovri !

Bolomey, que s'atteindai à cliaque, aovré dein lo collidor la porta dâo cabinet ein face, et l'aovre assebin la fenstra. Adon, no dou compagnon purant apêcheindre la lena asse ronda que lo tiu d'on tsaudron. Lo carbatier, son craisu à la man, lao de :

— A la bouñ' hâora, sti iadzo, v'îte âo meinte sadze, et vo dzevatâ tranquillemeint. Ma, ditèmè vai, vo faut dremi, mè z'amî ! I-te vo malado ? Vo fau-te oquie ? Que l'ai ia-te que vo z'innouye ? Ne sein qu'à trai z'haorè dâo matin ; n'e pas lo momeint de sailli frôu !! Tot lo ve-ladzo ronellié, et vo ne traoverai nion pè lè tserrairé !

No dou coo vouaitant encor' on cou la len/poulo lo carbatier, que ne riessai pas... et se rei-fattant âo lhi !

L'étant affamâ. Ne purant pas tot lo drâi re-traovâ lo sonno. Feinameint, su lo matin dondâvant on bocon, quand Bolomey l'arrevâ pri dâo lhi.

— Allein ! que lao fâ, v'îte dâi rudo compagnon ! Vo fedè lo détertin la nè, vo vo prenâein pantet pè l'hotto, et vo ne paôde pas pâ vo lèvâ avoué lo sélau ! Allein dédzonnâ !

No dou compagnon ne firant qu'on saut daô lhi à la trablia. Medzîvant quemaint dâi lâo. E lo carbatier et cliau que bâvessant la golta à pinte lè vouaitant tot commeint se l'irant à revêgein.

Et lè dou magnin lao desant :

— Ma, vo n'ai jamé rein vu ! Ne sein-no pas dai Vaudâi !

Quand demandant à Bolomey dièro dévesant po la cutze, lo sepa et lo dédzonnâ, lo carbatier lâo dit :

— Na, na ! ne vu rein, mè z'amî ! N'e rein tant mau débitâ sti dzor... Mè su fâ on pliliés de vo recheindre !

Adon no dou magnin l'aôdrant tot benêse. Ti lè païsan étant devant lao portè, lè fennè et mimameint lè z'infant, po lè vère passâ.

Et ion dâi magnin desai :

— Se laivant dè boun' haora, per ice !

— Parbleu ! se repond l'autre, lè né sant pâ longue !!

(D'après Jean AICARD.)

A. R.

Pour la Jeunesse.

On nous demande de publier un communiqué concernant l'œuvre « Pour la Jeunesse ». Nous ne pouvons, nous y refuser, vu l'excellence du but poursuivi, mais nous abrégeons.

Le conseil de la fondation « Pour la Jeunesse » a siégé à Berne, sous la présidence de M. le conseiller fédéral Hoffmann.

Les délibérations relatives à l'activité de la fondation cette année reposaient sur un appel de M. le conseiller fédéral Hoffmann.

» Les événements survenus depuis un an ont montré ce qui doit être amélioré chez nous. On a ressenti le défaut d'une forte unité de pensée qui laissât à l'arrière-plan tous les sentiments personnels.

» La fondation invite donc tous les jeunes et tous ceux restés jeunes d'esprit à lui prêter leur concours, par l'adhésion au but qu'elle poursuit. Le conseil de la fondation a décidé ce qui suit :

» Le travail de 1945 sera consacré à l'achèvement de l'organisation des collaborateurs, dans le but de répandre toujours plus la conviction que l'avenir du pays dépend essentiellement d'une jeunesse forte, saine de corps et d'esprit.

» Si cela est possible, une vente aura lieu en décembre. Le produit en sera consacré à la jeunesse, sans préciser davantage. La fondation s'est spécialement occupée jusqu'ici de la lutte antituberculeuse. Elle a dépensé, en deux ans, une somme de 259,466 fr. 27 dans ce dessein.

» A moins de circonstances extraordinaires, la part la plus élevée du produit de la vente sera versée aux commissions locales « Pour la Jeunesse » de toute la Suisse. »